

CABARET

" Écoutez bien, ne touchez pas et essayez de comprendre un peu. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle."

Paul Claudel, Le soulier de satin

A première vue ce serait léger, coloré, bon enfant sitôt vu sitôt compris. A bien y regarder ce n'est pas si simple et plutôt foisonnant. C'est souvent drôle mais d'un comique aux remontées acides, un humour de cabaret, ambiguë, que Claire Mayet a aussi cultivé sur scène, plaisir qu'elle prolonge en mettant de l'ambiance avec des acolytes dans des interventions mauvais genre, grand guignol, train fantôme qui ne sont pas sans lien avec son travail plastique. En fait tout se tient pour qui prend le temps de regarder et de comprendre un peu.

L'atelier, trop petit pour la céramique, est encombré. Les nombreux pots d'oxydes prennent toute la table. Au mur, accrochés comme des tableaux abstraits : deux carreaux de céramiques, des essais. Là, les bords ne vont pas, là l'association violet et jaune n'est pas la bonne, enfin c'est elle qui le dit. Le travail se fait par étapes, cuisson après cuisson, en couches superposées, comme en peinture, avec plus de surprise et d'aléas.

Cette recherche en cours est issue d'un accident, un four trop chaud, une pièce qui a fondu sur une des plaques réfractaire en un magma texturé et coloré. Depuis Claire Mayet expérimente les fusions et les accords possibles. Mettant de côté la maîtrise acquise par l'expérience et des études post-grade au Cercco, elle laisse part au hasard. Étrangement, ces compositions tachistes et colorées qui rejouent une esthétique abstraite et lyrique à taille réduite mais en épaisseur, n'ont pas pour vocation d'être exposées. Elles seront photographiées, aplaties et agrandies pour du papier peint.

L'inverse de « reproduction, nutrition, croissance », installation murale de céramiques modelées et émaillée, associant un trio illusionnistes à la Bernard Palissy. Huitres, saucisses et œufs au plat, iconographie à la fois Pop et post pop allemand, sont multipliés et agencés en un motif répétitif en trois dimensions, adaptable à l'espace d'exposition.

Claire Mayet s'attache aux surfaces. Par dérision et goût du décor elle plaque un aspirateur d'émaux de Briard « Pour une propreté en profondeur ». Ce passage absurde des arts ménagers à celui de la mosaïque se fait sous l'égide d'Adolf Loos et d'un principe énoncé dans la loi du revêtement : « Le travail sera exécuté de manière à ce que toute confusion devienne impossible entre le matériau revêtu et le revêtement employé ». Elle décline ce travail de recouvrement avec un parapluie recouvert de plumes, une chaise en bois recouverte d'écorce.

« Martine », sculpture réalisée pour les hauteurs de Leysin est un Polyèdre lui aussi recouvert d'émaux aux précieux reflets métalliques. La forme et la brillance rappellent la beauté des pierres, ce monolithe venu de nulle part et posé en pleine nature, clin d'œil au cinéma est par son titre un hommage à Martine de Bertereau, 1590-1642, baronne de Beausoleil, minéralogiste Française.

Lui aussi éclatant et recouvert, mais de miroirs, un vase tourne sur le tour sur lequel il fût monté et se transforme sous l'éclairage en boule à facette. Son titre D.I.S.C.O, comme une

évidence renvoie à toute une époque et une insouciance de la fête. DIY, installation participative et évolutive de 2017 est aussi festive qu'ambivalente. Mayet met à disposition tous les éléments : machine à fumée, sono, boule disco, canons à confettis, boissons, cocktails, pop corn, chips, disques vinyles pour que les visiteurs s'amuse, ou pas. A eux d'oser et de mettre de l'ambiance, c'est libre service, débrouillez-vous.

Le cliché des jours heureux est encore à la source de « ON THE BEACH ». Installé en 2018 au jardin alpin de Meyrin. Le palmier, encore symbole de l'exotisme avant son acclimatation massive sous l'effet du réchauffement climatique, est là sous forme d'une touillette à cocktail fluo et d'un cure dent à plumet scintillant pour piquer des olives. Ces deux accessoires de bar de plage démesurément agrandis sont plantés dans un monticule jaune orange et rose, couleurs sirupeuses du rafraichissement exotique. Cette île déserte de dessin humoristique ou de bassin pour tortue d'eau se contemple depuis quelques chaises longues, emblèmes du farniente, ambiance club de vacances assurée.

Tout cela est bien joli mais finalement terriblement grinçant dans un esprit cabaret et jeux d'illusions. Comme il n'y a pas de fumée sans feu, une simple machine à fumée porte à croire que des éléments en céramique noire sont des poutres calcinées qui se consomment encore. L'œil, qui se laisse facilement berner, qui renvoie à celui du regardeur dont Duchamp dit qu'il fait aussi l'œuvre, planté par paire dans un pain de terre suffit à faire visage. Éparpillés dans du sable rose, (BLOB,2018), ils évoquent les yeux sur le bouillon en une blague visuelle volontiers grasse. Offerts dans le creux de la main, par une performeuse entièrement couverte d'un tissu faux marbre, c'est Sainte Lucie patronne des aveugles, en personne venue de la gare de Venise à celle de Cornavin. C'est aussi toute l'histoire du décor en trompe l'œil qui est convoqué autant que les personnages immobiles des attractions de rue. Dérision et mauvais goût assumé pointent plus sûrement avec « Grosse merde », céramique punk représentant ce que dit son titre. Ce qui peut passer pour un amusement facile et sans grande finesse, est de fait un travail et même en fait une réflexion sur le travail, qui s'inscrit dans une filiation de Manzoni à Wim Delvoye.

« Le cimetière des innocents » installation créée en 2010 pour le Festival Baz'art, à Genève, dont elle est la fondatrice et la curatrice depuis plus de dix ans est assez caractéristique de l'ensemble du travail. 140 crânes, 20 fémurs, 10 tibias, en faïence sont installés dans une cave à la façon d'une catacombe. Ce lieu sacré, fût aussi à l'époque Baroque, théâtre de mises en scènes et de décors, comme en témoigne celle des capucins à Rome. Là, certains des crânes sont comme tatoués par Malik Ramallo en référence à la contre-culture dont Claire Mayet interroge ici la récupération tout azimut. Le crâne couvert de diamant par Damien Hirst en 2007 avait fait des émules, tout comme la mode Punk distillée par les grandes marques. « Le cimetière des innocents » est memento mori autant que deuil des illusions perdues. Claire Mayet livre un travail sans illusion, lucide et franc où l'usage du faux est toujours perceptible, où celui des références est subtile, où le burlesque habille la profondeur. Show must go on !

Claude-Hubert Tatot, août 2021